Document generated on 06/05/2025 3 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Entretien avec Diane Poitras
Dans l'univers des hommes

Michel Euvrard

Volume 11, Number 2, December 1991, February 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/34065ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Euvrard, M. (1991). Entretien avec Diane Poitras : dans l'univers des hommes. *Ciné-Bulles*, *11*(2), 4–6.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Diane Poitras (au centre) sur le plateau d'***Un léger vertige*** (Photo : Bertrand Carrière)

Dans l'univers des hommes

par Michel Euvrard

Lors des premières et tumultueuses années de l'Université du Québec, Diane Poitras étudie en information culturelle. Elle décide ensuite d'aller travailler pour la télévision communautaire. Puis, de 1977 à 1984, elle s'implique au Vidéographe, au Groupe Intervention Vidéo, à la Coop Vidéo de Montréal tout en gagnant sa vie comme pigiste à la télévision. En 1984, elle fonde, avec Ian Boyd, les Productions de l'Impatiente Inc.

Pour la télévision, elle réalise et produit (avec Ian Boyd) de 1985 à 1988, ***13-16***, une série hebdomadaire en direct destinée aux adolescents et adolescentes, en nomination en 1988 pour un Prix Gémeau. En 1989-1990, elle développe une série télévisée sur la culture, ***Clip'Art***, destinée aux jeunes de 10 à 14 ans, produite par les Productions de l'Impatiente. Elle a écrit le scénario de son premier long métrage **Un léger vertige** en collaboration avec Michel Langlois. Ce téléfilm est produit par les Films Vision 4 pour les Producteurs T.V. Films Associés.

Ciné-Bulles : *Comment avez-vous obtenu qu'on vous confie la réalisation d'un premier long métrage de fiction ?*

Diane Poitras : Le film a été produit par les Producteurs T.V. Films Ass. en partenariat avec l'Office national du film. J'ai proposé l'idée du film et j'ai écrit une première version non dialoguée du scénario. À partir de là, Michel Langlois et moi avons travaillé ensemble, en nous voyant une fois par semaine, et nous avons été en mesure de soumettre une première version dialoguée à l'automne 1988 ; l'apport de Michel a été très important, surtout sur le plan de la structure et de la continuité.

L'intérêt de la formule, surtout pour moi dont c'était le premier projet de long métrage de fiction, c'est que

Filmographie de Diane Poitras :

1980 : ***la Perle rare***
1984 : ***Pense à ton désir...***
1986 : ***Comptines***
1987 : ***Où étiez-vous ?*** *(co-réalisé avec Jeannine Gagné)*
1991 : ***Un léger vertige***

la structure financière existait au départ. Cependant, il y avait d'autres projets et je savais qu'un seul projet irait jusqu'à la réalisation.

***Ciné-Bulles** : Le projet a-t-il évolué au cours de l'écriture du scénario ?*

Diane Poitras : Dans l'idée de départ, les protagonistes étaient deux jeunes de l'extérieur de Montréal qui, en arrivant en ville, tombaient dans un milieu d'intellectuels libéraux dans la quarantaine dont, en particulier, une femme. À mesure que je travaillais au scénario, j'avais le sentiment que derrière cette femme il y avait un homme, et que je serais plus à l'aise avec lui : je ne m'identifierais, je ne m'exposerais pas autant, ce serait moins impudique, cela me donnerait une distance. En outre, je ressentais le besoin d'entrer, sans abandonner mes préoccupations féministes, dans l'univers des hommes.

J'ai découvert petit à petit que le vrai sujet d'**Un léger vertige** était le rapport père/fille. Le sujet apparent, rationnel faisait écran au vrai sujet caché, qui se dévoile en travaillant ; il fallait gratter le discours sur les *baby-boomers* et — sans nécessairement en prendre le contre-pied et voler à leur secours — ne pas en rester aux clichés qui figent. Le cliché, par exemple, sur ce qu'est devenue la famille, sur l'éclatement de la famille nucléaire, qui apparaît rétrospectivement, nostalgiquement comme un paradis. Dans **Un léger vertige**, le père et la fille réalisent qu'il n'y a plus de cadre familial qui les oblige à rester ensemble : ou bien ils se quittent, et Catherine retourne habiter avec sa mère, ou il faut qu'ils cherchent la vérité de leurs rapports ; il y a moins d'hypocrisie.

***Ciné-Bulles** : Comment avez-vous construit le personnage de Philippe, le père de la jeune fille ?*

Diane Poitras : D'une part, je suis partie des pigistes, de leurs conditions de vie et de travail, toujours sous pression, obligés de mener de front plusieurs projets ; d'autre part, j'avais le désir d'aller plus loin dans l'exploration des contradictions des personnages... Ses rapports avec sa fille renvoient Philippe à un rapport parent/enfant ; par la suite, il ne se contente plus de simplement rencontrer son voisin âgé, il va le voir, parce qu'il lui propose une image du père, et c'est ainsi qu'il apprend que celui-ci a fait la guerre d'Espagne du côté républicain avec le bataillon Papineau-McKenzie ; cela rejoint certaines de ses préoccupations et avive son intérêt pour les années 30 et le Québec de ce temps-là, avec les échos

Emmanuelle Tétreault et Paul Savoie dans ***Un léger vertige*** (Photo : Bertrand Carrière)

Dulcinée Langfelder et Paul Savoie (Photo : Bertrand Carrière)

qu'y trouvaient les affrontements idéologiques européens, le mouvement fasciste d'Adrien Arcand, etc.

À la fin du film, après avoir retrouvé Catherine, il reprend la préparation d'une série radio sur l'intolérance au Québec ; mais ce conflit avec sa fille l'a transformé jusque dans son travail. Il se demande, par exemple, si les points de vue que nous défendons nous appartiennent vraiment, ou s'ils sont le produit d'une époque, que ce soit le fascisme des années 30 ou le libéralisme des années 80. Ce qui est une façon de remettre en question les prémisses de ses propres positions politiques.

Cependant Philippe, qui se perçoit comme un pacifiste et un esprit libéral, pose, dans certaines circonstances, des gestes autoritaires et même violents. Ce constat est toujours un peu gênant.

Ciné-Bulles *: Vous donnez l'impression d'avoir délibérément pris le contre-pied des conventions télévisuelles, aussi bien pour le fond où, si l'on évoque volontiers les problèmes de société, ce n'est jamais sous leur aspect politique, que pour la forme…*

Diane Poitras : Il n'est jamais facile de briser la plus petite convention dans la fabrication d'un film, surtout s'il est destiné à la télévision, où les normes sont très rigides. Dans la séquence où Catherine et Elena se maquillent, par exemple, pendant que les deux filles se parlent, on entend à la télé un reportage sur les événements d'Oka ; quand le ton de la conversation monte, et que Catherine coupe les ponts, on entendait la fusillade. Voyant les regards affolés autour de moi dans la salle de mixage, j'ai fini par céder et baisser le son en arrière-plan. Des choix comme celui-ci, il y en a des dizaines et des dizaines à toutes les étapes de la production et il fallait toujours les négocier, parfois très serré. Pour toutes sortes de raisons, à certains moments je me sentais moins solide et je cédais.

Visuellement, j'aime les compositions assez chargées où il y a plus qu'une chose à voir sur l'écran, mais je ne voulais pas beaucoup de couleur. C'est Carlos Ferrand qui m'y a amenée, et son apport a été très important. Alors que la pression était forte, parce que c'était son premier long métrage « commercial », il a apporté dans son travail non seulement beaucoup de rigueur, mais de la décontraction et de la fantaisie, des travellings à l'épaule sur le dolly, par exemple.

En ce qui concerne la bande sonore, je savais que je voulais la travailler comme un élément à part entière, mais je n'en avais pas une idée précise au moment du tournage, c'est au montage que cela s'est élaboré. Je savais que je ne voulais pas une musique de film traditionnelle « mur à mur », mais plutôt créer l'impression que la musique sort du bruit ambiant et y retourne. Avec Marie-Claude Gagné pour la conception sonore, et Robert Lepage pour la musique, nous avons visionné le film avec de nombreux arrêts, pour décider, dans chaque séquence, si le son devait renforcer ou contredire les images, et si cela devait être du son ou de la musique ; mon idée était qu'il devait y avoir relativement peu de musique. Avec Marie-Claude Gagné, nous avons travaillé sur les éléments sonores qui colorent l'univers de Philippe et qui donnent le contre-point de l'image : le son dit autre chose que l'image, parfois le contraire. Robert enregistrait des cassettes qu'il nous donnait à écouter ; il joue de la clarinette, et c'est cet instrument qui fournit la base de la trame sonore, une clarinette soprano pour Catherine, une clarinette basse pour Philippe, plus le souffle !

Je ressentais le besoin d'alléger, car le sujet comportait la possibilité d'une certaine complaisance dans le drame ; il fallait donc trouver la distance juste, l'équilibre, et l'antidote à la complaisance devait être l'humour. À cet égard, le jeu des comédiens allait être très important, mais la bande sonore aurait aussi son rôle à jouer en donnant plus de légèreté, de fantaisie…

Ciné-Bulles *: Avez-vous commencé à travailler à un autre projet ?*

Diane Poitras : J'ai commencé à écrire l'adaptation d'un roman dont je ne peux pas vous donner le titre, parce que la question des droits n'est pas réglée ; ce sera un long métrage de fiction et il sera produit par Yvon Provost (**Chronique d'un temps flou**, **la Liberté d'une statue**, **Chère Amérique**), que j'ai rencontré grâce à Robert Lepage. ■